



TRANS-

Revue de littérature générale et comparée

4 | 2007

À quoi bon la littérature ?

« Ressources inhumaines » : Le nouvel esprit du travail dans quatre romans français contemporains (François Bon, François Emmanuel, Aurélie Filipetti, Lydie Salvayre)

Jean-Paul Engélibert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trans/192>

DOI : 10.4000/trans.192

ISSN : 1778-3887

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Référence électronique

Jean-Paul Engélibert, « « Ressources inhumaines » : Le nouvel esprit du travail dans quatre romans français contemporains (François Bon, François Emmanuel, Aurélie Filipetti, Lydie Salvayre) », *TRANS-* [En ligne], 4 | 2007, mis en ligne le 18 juillet 2007, consulté le 13 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/trans/192> ; DOI : 10.4000/trans.192

Ce document a été généré automatiquement le 13 mai 2019.

Tous droits réservés

« Ressources inhumaines » : Le nouvel esprit du travail dans quatre romans français contemporains (François Bon, François Emmanuel, Aurélie Filipetti, Lydie Salvayre)

Jean-Paul Engélibert

- 1 Que peut le roman ? Telle semble être la question que posent quatre romans français parus dans les dernières années du XXe siècle ou dans les toutes premières années du XXI^e. Quatre romans choisis parmi quantité d'autres pour leur intérêt commun pour le travail et les transformations contemporaines du capitalisme : désindustrialisation, disparition de la classe ouvrière, importance stratégique des « ressources humaines », idéologie du consensus. *Daewoo*, de François Bon, *La Question humaine*, de François Emmanuel, *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, d'Aurélie Filipetti et *La Médaille*, de Lydie Salvayre¹. Ces quatre fictions témoignent, chacune à sa manière, des conflits d'une époque souvent présentée, dans les discours dominants, comme celle de la fin des conflits, voire comme celle de la « fin de l'histoire ». Il s'agit bien de quatre *romans*, annoncés comme tels sur leur page de titre pour trois d'entre eux, tandis que le quatrième, *La Question humaine*, qui se présente comme un « récit », est le plus proche de la forme habituelle du roman². Il s'agit aussi de romans politiques, au sens où Jacques Rancière définit la « politique de la littérature » qu'il appelle aussi *métapolitique* : non l'engagement, mais l'art de suspendre ou critiquer les évidences de l'ordre et l'ordinaire de la domination. Leurs moyens sont linguistiques et c'est d'abord en faisant entendre la différence des langues que ces romans font oeuvre politique, c'est-à-dire défont les enchaînements attendus des volontés et des actions, reconfigurent le partage du sensible et du dicible, soustraient les sujets à ce qui les détermine et autorisent par là de nouvelles expériences subjectives. On essaiera ici d'examiner ces trois modes du discours « métapolitique » du roman contemporain dans cet ordre même.

Conflit des volontés, désordre des intrigues

- 2 Les quatre romans dont il sera question ici représentent des conflits. Entendons-nous sur ce qu'on place sous ce mot. Il s'agit de « conflits sociaux » au sens usuel du mot dans *Daewoo* et *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, qui racontent respectivement les luttes des ouvrières mises au chômage par la fermeture des usines Daewoo de Lorraine à la fin des années 1990 et celles des mineurs – de Lorraine aussi – quand l'Etat a décidé de fermer les mines de l'Est de la France au début des années 1980. Ces conflits sont précisément documentés et les éléments que rapportent Bon et Filippetti appartiennent désormais à l'histoire de la désindustrialisation de la région. On est ici au plus près de « l'engagement », tant se sent ligne à ligne, chez les deux auteurs, l'amour pour les ouvriers dont ils parlent ou dont ils rapportent les paroles. Le document ici est inséparable de l'affection de son auteur pour son sujet. Loin du témoignage, il s'agit d'un débrayage fictif, raconté sur un mode comique, dans *La Médaille*, où des ouvriers cessent le travail au moment même où la direction de l'usine procède à une remise de médailles aux salariés qu'elle distingue comme les plus méritants. *La Question humaine* est un peu à part ici: plus proche du conte, ce roman court développe son intrigue véritable: le narrateur, dont on apprendra à la dernière page qu'il s'appelle Simon, exerce en tant que psychologue du travail dans la filiale française d'une entreprise allemande, la SC Farb. A ce titre, il vient de participer à une restructuration.
- 3 Au début du roman, Simon est chargé par son supérieur hiérarchique, Karl Rose, de rédiger un rapport sur le directeur de la société, Mathias Jüst, qu'une série de bizarreries a fait soupçonner d'être devenu inapte à assurer ses fonctions. Tout laisse alors penser que l'action va se nouer autour du conflit qu'on devine alors entre les deux cadres et du rôle trouble confié au narrateur. En fait, ce conflit va prendre un tour surprenant et se fondre dans une autre histoire, antérieure et beaucoup plus inquiétante, jusqu'à disparaître quand cette seconde histoire aura été complètement révélée. Peu après le début de l'enquête sur sa personnalité, Jüst commet une tentative de suicide. Il confie alors au psychologue cinq lettres anonymes qui lui ont été envoyées, pense-t-il, par Karl Rose et qui l'ont conduit à cette extrémité. Ces lettres rappellent l'histoire première qui détermine en secret celle à laquelle participe, sans savoir quel rôle il y joue, le héros. La première lettre est le fac-simile d'une note secrète datée du 5 juin 1942, « estampillée **Affaires secrètes de l'Etat (Geheime Reichssache !)** et qui concernait des modifications techniques à apporter aux camions spéciaux en service à Kulmhof et Chelmino.³ » Cette note indique dans une langue administrative et impersonnelle abondant en euphémismes comment améliorer l'efficacité du gazage de détenus juifs embarqués dans des camions spéciaux. Elle est signée Jüst : le père de Mathias. Les quatre lettres suivantes mêlent à des degrés divers, par surimpression, les mots et les phrases de cette note à d'autres mots et d'autres phrases empruntés au « langage technologique non tant de l'ingénierie concrète (ce à quoi invitait pourtant le texte initial) que d'une certaine sociologie du commandement, une langue employée plutôt dans les services du personnel et les directions que dans les ateliers et les chaînes de production⁴ ». Accusé ainsi de reproduire les crimes de son père et de les cacher par le même usage de la langue, Jüst a tenté de se suicider en s'asphyxiant avec les gaz d'échappement de sa voiture, retournant ainsi contre lui l'arme mise au point par son père pour asphyxier ses prisonniers. Mais du même coup, c'est le narrateur qui se trouve accusé lui aussi. La langue mise en cause par

ces envois est celle de son métier : les ressources humaines. Le récit se trouve ainsi tiré dans une direction inattendue où le banal conflit d'intérêt cache – et finit par révéler – la continuité secrète qui lie l'extermination des juifs et les pratiques ordinaires du capitalisme d'aujourd'hui. On apprend à la fin du roman que l'expéditeur des lettres anonymes, lui-même fils d'officier nazi et ancien salarié de la SC Farb, a été victime de la « restructuration ».

- 4 On voit ce qui lie ces quatre romans qui s'appuient sur les mutations du travail des dernières années du XXe siècle. Ce qui les informe est l'expérience répétée depuis les années 1980 des fermetures de sites industriels, la fin de métiers, voire la mort de communautés entières, comme cela a été le cas en Lorraine avec la fin de l'exploitation des mines. Mais cette « fin » n'est pas dissociable d'un début : l'invention d'une nouvelle culture d'entreprise, la pratique et le langage des « ressources humaines » et du « management » (auxquels on peut prêter des précédents) qui imposent de nouvelles relations à l'intérieur de l'entreprise, de nouvelles manières de faire et de dire et donc de nouvelles subjectivations pour les salariés. C'est tout le sens de la fable de François Emmanuel dont le héros quitte sans regret la SC Farb quand l'homologie extermination-ressources humaines s'est substituée à l'énigme des bizarreries de son patron. Les conflits dont il s'agit ici sont tout autant des conflits subjectifs qui opposent des individus à eux-mêmes que des affrontements classe contre classe.
- 5 C'est sans doute pourquoi les intrigues de ces romans sont brouillées, rendues confuses par les anachronismes, la prolifération des témoignages, le désordre des paroles improvisées ou, comme dans *La Question humaine*, le changement de perspective imposé par une révélation dramatique. Une intrigue oppose toujours des volontés à d'autres volontés, des actions à d'autres actions. Ici, le désordre narratif répond à la nécessité de dire l'histoire du point de vue des vaincus, c'est-à-dire d'imposer, contre la logique du vainqueur, les affects, réactions et commentaires de ceux qui se trouvent à leur corps défendant exclus du domaine de l'action et rejetés par l'histoire. Affects, gestes et paroles nécessairement *dans le désordre* de ceux qui prennent l'histoire à rebours.
- 6 D'où la pratique du collage dans le roman de François Bon. Issu d'une véritable enquête longue de plusieurs mois au cours de laquelle François Bon a enregistré les propos de nombreuses ouvrières, visité les usines désaffectées et parcouru la région à la recherche des signes de son histoire, le livre est le collage de ces éléments : paroles de témoins transcrites puis « reconstruites »⁵ (c'est-à-dire réécrites) mais aussi articles de journaux locaux, affiches publicitaires, rapports officiels cités tels quels... Le roman se construit de l'hétérogénéité des paroles du monde ; il est le lieu du heurt des usages de la langue.
- 7 La technique du montage est aussi adoptée par Aurélie Filippetti, dont le roman est constitué de chapitres très courts, sept à huit pages au maximum, comme celui de François Bon, composant un récit fourmillant d'anachronismes et intégrant différents documents imprimés dans une typographie spécifique qui imite les caractères des vieilles machines à écrire : un arrêté préfectoral, un article du code du travail, une note du PCF adressée par le Comité central aux directions fédérales du parti. Mais surtout la romancière, qui écrit à la mémoire de son père (à qui le livre est dédié), cite longuement ses paroles : au style indirect libre, puis au style direct sans guillemets, quand elle rapporte un discours qu'il a prononcé en tant que maire de son village, élu PCF, devant ses administrés, en octobre 1968⁶. Elle le cite au style direct quand il s'emporte sur son lit d'hôpital en 1991, peu de temps avant de mourir, devant les « informations qui filtraient par la petite lucarne de la télévision »⁷ au moment de l'effondrement de l'URSS.

Désordre des paroles qui mime les désordres de la pensée : désarroi du père mineur de fond et communiste depuis toujours quand la fin du régime soviétique prétend frapper de néant les idées qu'il a toujours défendues, deuil de la narratrice qui mêle souvenirs et archives dans un récit constitué de fragments qui semblent distribués au hasard.

- 8 Chez Lydie Salvayre en revanche, le montage correspond à une logique affichée avec ostentation. *La Médaille* fait alterner rigoureusement deux types de discours : l'allocution officielle prononcée par un cadre supérieur à l'occasion de la remise d'une médaille et la « réponse du médaillé », ouvrier ou ouvrière (à une exception près). Les deux points de vue opposés sur le travail et sur l'entreprise sont ainsi mis en parallèle comme s'il s'agissait de montrer l'actualité de la lutte des classes après une décennie pendant laquelle la « réconciliation des Français avec l'entreprise » était devenue un topos médiatique⁸. Mais le dispositif se complique en écartant toute parole contestataire des « réponses » : les ouvriers sont tous conformistes ou dociles. La critique est maintenue à l'extérieur. Hors de la salle où ces discours se tiennent, des ouvriers ont arrêté le travail et manifestent, mais quand ils font irruption à l'intérieur, c'est pour être aussitôt réduits au silence. Lydie Salvayre situe ainsi précisément la différence entre action politique et littérature : le roman n'est pas le lieu de la revendication, mais celui où le désaccord ou, pour reprendre les mots de Jacques Rancière, la mésentente⁹ sur le partage du sensible se représente. Le roman n'est ni l'expression d'une exigence explicite, ni le récit d'une action collective : la seule action se déroule *au-dehors* et on ne la connaît que par des allusions entre parenthèses, seules interventions du narrateur dans les discours prononcés par les personnages. Action et revendication restent à la porte parce que le roman ne repose pas sur une intrigue bien ficelée opposant des volontés et des intérêts. Il se construit sur le contraste de paroles qui ne s'opposent pas simplement : comme on le verra plus loin, elles ne sont pas sur le même plan.
- 9 Ainsi voit-on que ces quatre romans déjouent les ressorts habituels de l'intrigue romanesque car il y va de leur *sujet*. C'est la mise en scène du travail dans ses conditions contemporaines qui impose le désordre du récit dans la mesure même où on veut faire entendre la parole de ceux dont le travail écrase la volonté. De sorte que le conflit des volontés devient contraste des langues.

Scènes de la parole illégitime

- 10 L'ironie de Lydie Salvayre rend transparente la différence des expériences et des points de vue grâce à la différence de langage entre « l'allocution » et la « réponse ». Ainsi, le premier orateur présente-t-il le premier médaillé comme un ouvrier modèle paré de toutes les vertus :
- Dès votre arrivée dans notre Entreprise, vous avez bénéficié, cher monsieur Donte, de la confiance et du respect de tous. Votre maintien modeste, votre conscience professionnelle que je n'hésiterai pas à qualifier d'hyperbolique, en étroite connivence avec votre dévouement et votre fidélité, vous ont classé d'emblée parmi nos plus brillants ouvriers.
- Voué entièrement à la cause de l'usine, vous êtes intrépide dans l'action, impétueux dans le travail, mais toujours poli et aimable envers vos supérieurs. Vos contremaîtres ne tarissent pas d'éloges sur votre caractère effacé. [...] L'usine, disons-le, est votre deuxième famille.¹⁰
- 11 La réponse dément tout dans ce portrait : elle rapporte la souffrance de cet homme au travail, sa révolte première contre l'usine, puis sa soumission devant la contrainte et le

ressentiment qu'il en éprouve. Exprimé avec ses propres mots, son « dévouement » prend une autre signification :

En vingt années de service, je n'ai pas eu une seule mise à pied. [...] Je fais mon travail, point à la ligne. Ceux qui passent des heures aux waters pour se planquer, je les méprise. Je trouve ces procédés déshonorants pour la personne humaine. Tricher, ça n'a jamais rien rapporté à personne. Que des ennuis et de la honte. Avec mes chefs, je me la boucle. Si vous leur tenez tête, ça se retourne toujours contre vous. Il y a belle lurette que je l'ai compris. Le tout, à l'usine, c'est de ne pas être repéré. De se confondre avec les murs. Il suffit de faire comme on vous dit. Bien gentiment.¹¹

- 12 La « réponse » contraste, on le voit, avec le premier discours. En fait, elle n'est pas sur le même plan. La parole patronale, malgré l'apparence du constat, est entièrement normative. Son lexique est celui de l'évaluation et marque donc la distance de celui qui est évalué à celui qui évalue et peut à tout moment passer de l'éloge au blâme. La violence de la situation est tout entière contenue dans cette dissymétrie : d'un côté une parole de maîtrise, sûre de ses effets, de l'autre, l'affirmation de la soumission. Le discours patronal est fait d'euphémismes et il faut le confronter à la réalité – ici l'abjection de M. Donte – pour en montrer la fausseté. C'est un autre moyen qu'emploie François Emmanuel, mais il répond à la même préoccupation. Au début du roman, le narrateur présente ainsi son travail :

[...] la société se relevait à peine d'une période extrêmement difficile. Un plan de restructuration avait été mis en place quatre ans auparavant, provoquant la fermeture d'une chaîne de production et réduisant le personnel de deux mille cinq cents à mille six cents unités. D'une manière indirecte, j'avais été impliqué dans ce remembrement, sollicité par la direction pour affiner certains critères d'évaluation autres que l'âge ou le degré d'ancienneté¹².

- 13 Ici aussi l'euphémisme cache la violence des rapports sociaux : c'est l'entreprise, grand corps composé des corps de ses membres comme le Léviathan de Hobbes, qui se « relève », comme si, après une maladie grave, elle entrait en convalescence. La cure s'appelle « plan de restructuration » : abstraction qui permet de parler des salariés licenciés comme de choses indifférentes (des « unités »). Chacun est donc censé se reconnaître dans la « société » – corps qui comprend les autres corps – au moment même où celle-ci sélectionne ceux qu'elle juge utiles à sa propre santé et élimine les autres. Dans ce contexte, on doit prouver son employabilité – faire son travail – de bon gré : on n'obéit pas, on est « sollicité ». Puisqu'un psychologue participe à cette sélection, les dispositions psychiques des « unités » sont probablement sondées et évaluées : à la page précédente, on a appris que la « nouvelle culture d'entreprise » place « la motivation des employés au coeur du dispositif de production. » Le cadre dans lequel exerce le narrateur évoque nécessairement le « nouvel esprit du capitalisme » décrit par Luc Boltanski et Eve Chiapello¹³ qui repose sur la sollicitation permanente du zèle des salariés et exige le déploiement d'immenses efforts de légitimation des nouvelles exigences patronales : tout le discours des « directions des ressources humaines ». La réponse des salariés à cette novlangue n'est pas toujours la résignation (comme monsieur Donte) ou l'acculturation (comme Simon). Dans *Daewoo*, une ouvrière licenciée à la fermeture de l'usine tient à jour une revue de presse sur l'entreprise qui l'a employée. Feuilletant les coupures de journaux avec François Bon, elle lui lit un extrait du rapport Aubert sur la faillite de la firme remis au Premier Ministre en 2002, qu'elle a découpé dans *Le Monde*.

« Voilà ce qu'il dit, mon ami Aubert : *Il faut accepter que les emplois créés soient d'une autre nature que ceux détruits. Les nouvelles usines sont plus sensibles aux cycles*

économiques, elles ne sont plus installées pour un siècle. Le temps est à l'usine jetable. Cette idée heurte les salariés, on garde toujours un haut fourneau dans sa tête. Or, comme pour Mitsubishi près de Rennes, il peut se passer quatre ans entre l'ouverture et la fermeture du site.

« Moi, Géraldine, j'ai un haut fourneau dans la tête ? Et c'est pour cela que Daewoo m'a mise au chômage ? On leur a fait quoi, à ces gens-là, pour qu'ils nous traitent comme ça ? Seulement, c'est eux qui disent oui aux patrons... »

Elle était debout devant la fenêtre, me tournant le dos (combien de fois, elles dont je recopiais les mots à mesure, y compris lorsque j'enregistrais par sécurité, me tourneraient ainsi le dos pour parler) :

« Je ne sais pas si c'est un haut fourneau que j'ai dans la tête ou plutôt le visage des copines.¹⁴ »

- 14 L'enchaînement des trois paroles compose une *scène* : la prose obscène du rapporteur est lue, le commentaire de l'ouvrière lui succède, l'indication scénique donnée par le narrateur apporte une clé pour l'interpréter. A la langue mensongère du rapport et du journal s'oppose la vérité de la situation vécue : la pudeur qui oblige l'ouvrière à dissimuler son visage pour affirmer sa solidarité avec ses « copines » et l'existence du monde commun ainsi allégué contre la complicité des patrons et de ceux qui leur disent « oui ». Ce monde d'expérience commune prend consistance, justement, avec le dos tourné de celle qui n'a pas le droit à la parole : dos qui dit les rebuffades endurées, le mépris subi, l'habitude d'être considérée comme un être voué au travail et dont ce n'est pas l'affaire de parler des affaires publiques.

- 15 Ce que dit la différence des langues, c'est la difficulté de faire entendre sa parole quand on appartient à une classe sociale dont l'expression n'est pas d'emblée légitime, mais dont la légitimité doit toujours se conquérir. C'est une autre *scène* qui le montre chez Aurélie Filippetti. Elle occupe un chapitre de trois pages écrit entièrement au style direct sans guillemets : un homme de soixante ans s'adresse à une adolescente en qui on reconnaît la narratrice. En vieil ami de la famille, il lui demande ce qu'elle veut faire « plus tard ». Les réponses de la jeune fille ne figurent pas dans le texte, qui transforme ainsi la conversation en longue tirade, embarrassée de répétitions et de marques d'oralité. L'homme finit ainsi de lui livrer sa vision du monde social :

[...] on est pas comme eux, mais si on travaille, moi je crois qu'on peut y arriver, ton père, il leur a dit, comme ça, qu'il était communiste, il leur a dit, qu'il passerait pas de l'autre côté, attends, je te dis pas que tu pourras pas y arriver, oui, on peut y arriver, mais ça veut dire, qu'est-ce que ça veut dire, ça veut dire qu'on est devenu comme eux, tu sais, ça veut dire qu'on a renoncé, qu'ils ont gagné, tu comprends, si on y arrive, c'est encore eux qui gagnent, c'est encore eux qui auront gagné, on est devenu comme eux, tu vois, parce que nous, ils nous veulent pas, des gens comme nous.¹⁵

- 16 L'avertissement à la jeune fille par le vieil ouvrier comprend plusieurs leçons : si la lutte des classes est indépassable, par le travail on peut échapper à sa classe et au destin social qu'elle programme. Cependant, le faire, c'est passer dans l'autre classe, c'est trahir. Quelques pages plus loin, la jeune fille, qui a bien travaillé, est devenue étudiante en philosophie à l'ENS. Elle confirme le verdict de l'ouvrier.

Irrémédiablement passée de l'autre côté. Avait accepté une mission sans retour. Trahi par loyauté à la cause, trahi par fidélité, trahi parce que leur être fidèle impliquait de les trahir. Programmée pour violer sa propre enfance. Putain de glorieuse mission suicide que ses parents lui avaient de toute éternité confiée : réussir, faire des études. Agent double.¹⁶

- 17 La différence des langues dit la lutte des classes. L'accession à la langue de l'autre classe est à la fois succès et échec, parce que la « mission » est intrinsèquement contradictoire : être fidèle implique de trahir. Dans une société de classes, il est possible de se transformer, mais ce travail oblige à rompre avec les siens et à rejoindre « l'autre côté ». On ne peut l'accomplir qu'au prix d'un terrible conflit subjectif et du reniement d'une part de soi-même. Ces quatre romans, par des moyens différents, arrivent tous à un constat similaire : la difficulté extrême à affirmer le point de vue de la classe dominée quand la classe dominante détient le monopole de l'expression légitime. On renonce à avoir un point de vue comme monsieur Donte dans *La Médaille*, on l'exprime le dos tourné comme les ouvrières de Daewoo, on adopte le langage patronal comme le narrateur de *La Question humaine* ou encore, comme Aurélie Filippetti, on cherche dans les études l'accès à la parole légitime et on s'aperçoit que la trahison est au bout du chemin. Ces difficultés signalent les conflits subjectifs qui traduisent, chez ces personnages, la part qu'ils prennent aux conflits sociaux : c'est la part subjective de la lutte des classes ou la manière dont les hommes et les femmes l'incorporent. Or, cette incorporation est un processus ou un travail. Elle n'est donc jamais définitivement jouée mais au contraire se rejoue à chaque réactivation du conflit. Ce que les romans montrent aussi : les moments de conflit sont aussi des occasions de *subjectivation* où se reconfigure le monde commun, où la parole des illégitimes, parce qu'elle est parole, force l'écoute et forme par là-même le sujet qui parle.

Défaire les identités, ouvrir des subjectivations

- 18 Tous ces romans figurent l'exigence de lutter contre la loi sociale qui assigne à chacun son ordre et son rôle. Cette contestation passe par la parole et par le jeu.
- 19 Une des premières scènes de *Daewoo* rapporte une tentative des ouvrières de pénétrer dans l'usine fermée par la direction.
- Je me souviens le premier jour, quand on était à la porte de l'usine, le portail blanc fermé, interdit d'entrer, et que les vigiles nous ont repoussées, à un des gars, voilà ce qu'elle a dit, Sylvia : – Moi qui pourrais être ta mère, petit. Evidemment, quand on la voyait ce matin-là, avec sa mèche rouge et sa veste en cuir, nous ça nous a fait rire, et le gamin peut-être aussi, mais il a tourné le dos. On n'aime pas entendre des choses comme ça, qui vous disent qu'on est du même monde.¹⁷
- 20 Comme le sait l'ouvrière qui rapporte la scène, il s'agit bien de construire un « monde » commun au vigile et aux femmes en lutte ou plutôt de rappeler par une parole simple l'évidence que ce monde existe. Pour ne pas l'entendre, le vigile doit battre en retraite. Un peu plus loin, l'écrivain se met en scène dans un cas symétrique. Il enregistre des sons dans une usine désaffectée quand « une fille » vient l'interrompre, « plutôt fine, mais vêtue de bleu marine, avec des épaulettes unies et un chien en muselière », vigile parce que « ce sont les métiers d'aujourd'hui, ceux qu'on offre à ces jeunes »¹⁸. Après un bref dialogue, elle tourne le dos à l'écrivain comme le jeune homme devant les ouvrières. Dans ces deux scènes, ce sont bien les conditions d'un être-ensemble qu'on tente de construire pour défaire les identités auxquelles chacun est assigné. Il n'y a plus de vigile mais un « fils » ou une « fille » qui joue ce rôle sans y adhérer, il n'y a pas des ouvrières et un écrivain mais une « mère » et un homme qui rappellent l'évidence du sens commun : nous appartenons tous au même monde et l'ordre social qui dicte où on peut se rendre et ce qu'on peut faire est à tout moment passible d'intervention. Dans *La Médaille*, l'action que

Lydie Salvayre raconte entre parenthèses dans les « allocutions » de ses personnages est une grève : les ouvriers ont cessé le travail, jouent dans les ateliers et finissent par pénétrer dans la salle où se déroule la cérémonie. Il n'y a pas meilleur exemple de tentative de reconfiguration du sensible et de transformation subjective : à la remise de la septième et dernière médaille, les grévistes assemblés à la porte de la salle émettent une curieuse revendication. L'épisode est raconté ainsi :

(Soudain, à l'extérieur, des voix scandent en chœur :
 Nous voulons
 Des médailles
 En
 Chocolat.
 Nous voulons
 Des médailles
 En
 Chocolat.
 Dans la salle, les visages passent de l'inquiétude à la perplexité.)¹⁹

21 Comme jouer dans les ateliers manifeste une appropriation de son lieu de travail, qu'on choisit de consacrer au plaisir et non plus à la production, le slogan signifie le refus d'accorder du sens aux distinctions, il remet en cause les fonctions et les hiérarchies. Il ne signifie que cela : les ouvriers refusent la langue et la pratique des « ressources humaines ». Tourner la récompense en dérision, c'est refuser que le patron évalue les mérites, c'est refuser son pouvoir d'éloge et de blâme, c'est finalement rejeter le lien de subordination qui permet à ce pouvoir de s'exercer. Cette revendication vide de sens la cérémonie en redistribuant les espaces, les fonctions et les identités. Or, cette intervention, comme celle des ouvrières de *Daewoo* devant la porte de l'usine, fait naître le sujet qui parle, le sujet collectif, politique par l'affirmation même de sa puissance, formé par ces femmes et ces hommes qui s'aperçoivent soudain que leur parole, simplement parce qu'elle est parole, vaut autant que celle de l'adversaire. Il y a *subjectivation* quand un sujet se constitue en faisant effraction solidairement dans un espace qu'on prétendait lui interdire et en revendiquant cet espace au nom de la communauté à la fois concrète et à inventer dans laquelle dominants et dominés sont compris. *Daewoo*, *La Médaille* et *Les Derniers Jours de la classe ouvrière* relatent de telles entreprises, entreprises politiques au sens que Jacques Rancière donne à ce mot : « l'activité politique est celle qui déplace un corps du lieu qui lui était assigné ou change la destination d'un lieu ; elle fait voir ce qui n'avait pas lieu d'être vu, fait entendre un discours là où seul le bruit avait son lieu, fait entendre comme discours ce qui n'était entendu que comme bruit. »²⁰

22 On peut encore classer à part ici *La Question humaine* qui raconte l'histoire d'une subjectivation qui, ne trouvant pas à s'accomplir, ferme les possibles et fige les identités contre lesquelles elle a tenté de s'élaborer. Les lettres anonymes adressées à Mathias Jüst et rapportant la langue des « ressources humaines » à celle qu'employait son père nazi pour parler de l'extermination des juifs lui ont été envoyées par un ancien salarié lui-même fils d'un médecin ayant exercé dans un camp de concentration. Une des dernières scènes du roman relate la rencontre du narrateur et de cet homme, ironiquement nommé Neumann : il révèle alors un souvenir d'enfance. Son père procède à une « sélection » sur le quai, à la descente des wagons.

Un garçon de douze ou treize ans, qu'il a envoyé à gauche, se débat comme un beau diable au milieu des uniformes verts. Il paraît déjà solide, volontaire. L'officier médecin hésite, il pense à se raviser puis il se ressaisit, vocifère : j'ai dit links, ce qui est dit est dit. La nuit, il n'arrive pas à dormir, il vient dans la chambre de son

enfant qui dort. Son enfant, il le sait, ressemble au jeune diable juif, c'est la ressemblance, découvre-t-il, c'est la ressemblance avec son propre enfant qui tout à l'heure l'a saisi d'un trouble.²¹

23 Alors il se couche dans le lit de son fils et l'étreint si fort que le garçon se réveille et prend peur. On comprend que Neumann est ce fils identifié à l'enfant juif. On comprend que la restructuration lors de laquelle il a été licencié a réactivé la culpabilité d'avoir participé, ne fût-ce que via son père, à ce que la langue des camps appelait sélection. Il a entendu en punir Jüst en l'accablant de cette même culpabilité et encore davantage en lui montrant qu'en tant que chef d'entreprise, il se comportait comme son père s'était comporté en tant qu'officier du Reich. Mais en faisant partager sa propre culpabilité à son adversaire on ne s'en débarrasse pas et la tentative de suicide de Jüst ne résout rien. La confiance de Neumann s'achève dans les larmes. Son identité figée, liée au crime de son père, semble impossible à transformer. Il n'y a pas de nouvelle subjectivation parce qu'il n'y a pas *politique* : les lettres anonymes ne manifestent pas l'égalité du dominé et du dominant, mais leur égale indignité. D'où ne peuvent émerger que le ressentiment et la répétition. C'est pourquoi le dernier geste de Neumann est important : avant de quitter le narrateur, il passe sa main sur son visage « comme s'il entendait ainsi [lui] dire : je ne désire pas, non, t'ignorer, te détruire par ces lettres, toi que je ne connais pas »²². Par ce geste, il le libère de ces identifications et lui permet de sortir du cercle qu'il a tracé et dans lequel lui-même reste enfermé. Le narrateur peut alors se réinventer : licencié de l'entreprise à son tour, il ne cherche pas à se venger, mais trouve un emploi dans une institution pour autistes. Il se voue à soigner ces « enfants qui ont perdu langue avec les hommes » : c'est son « acte de résistance intime à Tiergarten 4 »²³. *Tiergarten 4* était le nom de code du programme nazi d'éradication des malades mentaux, assimilé aux modernes ressources humaines par Neumann dans une de ses lettres. Ici une nouvelle identification peut se nouer. Un des enfants se prénomme Simon, comme le narrateur. Simon, prénom juif et premier nom de l'apôtre Pierre.

24 Par la transformation subjective de son narrateur, transformation qui passe par un nouveau rapport au travail et la construction d'un rapport aux enfants qui supplante le rapport antérieur aux parents, *La Question humaine* rejoint les autres romans du corpus. *Les Derniers Jours de la classe ouvrière* contient aussi le témoignage de la transformation de son auteur, qui passe par le deuil, non seulement de son père, mais de toute la communauté dans laquelle elle a vécu son enfance. En exposant le *double bind* qui l'a formée, elle raconte l'arrachement à soi-même que requiert l'accomplissement paradoxal d'une fidélité et le relie à une évolution sociale majeure : la fin de la classe ouvrière, c'est-à-dire la fin d'un rapport au travail, aux autres et à soi, la mort d'un peuple. Mort qui est aussi le sujet de *Daewoo*, tout entier consacré à sauver une parole ouvrière née d'une occupation d'usine. C'est dans ce sauvetage que François Bon voit le rôle spécifique du roman.

Enfin, on appelle roman un livre parce qu'on a marché un matin dans ce hall où tout, charpente, sol et lignes, était redevenu géométrie pure [...], et le territoire arpente, les visages et les voix, les produire est ce roman. Ils appellent le récit parce que le réel de lui-même n'en produit pas les liens, qu'il faut passer par cette irritation ou cette retenue dans une voix, partir en quête d'un prénom parfois juste évoqué, et qu'on a griffonné dans le carnet noir. Les noms de ceux qui ne sont plus, comme autant d'appels d'ombre. La masse que cela supposait de figurer, reconstruire : il n'y a littérature que par le secret tenu.²⁴

- 25 Superbe théorie du roman. Sauver les noms des morts, rappeler au réel un monde effacé par l'histoire, chercher dans les lieux, les corps et les voix l'ombre d'un peuple. Théorie de l'efficace du roman. Aujourd'hui la parole d'une ouvrière de *Daewoo* est citée en introduction d'un livre d'économistes et de militants²⁵ : le roman est approprié par la politique *stricto sensu*.
- 26 Il est temps de revenir à la question annoncée au début de cet article. Que peut la littérature ? Ces quatre romans nous montrent deux choses. D'abord ce qu'est la politique : appropriation de la parole qui rend visible le partage du sensible et rend possible sa reconfiguration en faisant émerger de nouveaux sujets collectifs d'énonciation. Ensuite en quoi la littérature intervient dans la politique. Pour Jacques Rancière, l'art de l'écriture oppose à la parole légitime, expression attendue de ceux qui s'occupent légitimement des affaires publiques, « une autre puissance de signification et d'action du langage, un autre rapport des mots aux choses qu'ils désignent et aux sujets qui les portent ». La littérature se définit comme « un autre sensorium, une autre manière de lier un pouvoir d'affection sensible et un pouvoir de signification. Or, une autre communauté du sens et du sensible, un autre rapport des mots aux êtres, c'est aussi un autre monde commun et un autre peuple »²⁶. C'est pourquoi la littérature est *métapolitique* : elle se situe au-delà de la politique proprement dit. Elle ne prétend ni se mettre au service d'un parti, ni parler pour les dominés, mais d'un côté elle « lit les signes écrits sur les corps, de l'autre, elle délie les corps des significations qu'on veut leur faire endosser »²⁷. Elle voit l'histoire d'un peuple dans le dos tourné d'une ouvrière ou la porte fermée d'une usine et délivre les hommes et les femmes des identités auxquelles leur fonction ou leur naissance prétendaient les réduire. L'expérience littéraire est une expérience de désobjectivation-resubjectivation, une expérience de l'altérité et du déplacement. Expérience nécessaire à la démocratie, qu'elle précède, conditionne et accompagne. Ce que peut le roman, c'est faire vivre l'exigence démocratique. Il n'en est que plus précieux quand celle-ci est menacée.

NOTES

1. On renverra aux textes dans les éditions suivantes : *Daewoo* (2004), LGF-Livre de poche n° 30522, *La Question humaine*, Stock, 2000, *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, Stock, 2003, *La Médaille* (1993), Seuil, coll. « Points », n° P 1148.
2. La page de titre de l'édition originale porte la mention « récit », une édition de poche ultérieure celle de « roman ». Il faut aussi indiquer que *Daewoo* commence par une réflexion développée et complexe sur le roman : « Pourquoi appeler roman un livre quand on voudrait qu'il émane de cette présence si étonnante parfois de toutes choses [...] ? » (p. 9).
3. *La Question humaine*, op. cit., p. 62. Les caractères gras sont de François Emmanuel.
4. *Ibid.*, p. 69.
5. *Daewoo*, p. 42.
6. *Les Derniers Jours...*, op. cit., p. 115-118.
7. *Ibid.*, p. 82.

8. Sur ce sujet, voir la synthèse de Pierre Rimbert, *Libération de Sartre à Rothschild*, Paris, Raisons d'agir, 2005, p. 121 sq.
 9. Cf. J. Rancière, *La Méésentente*, Paris, Galilée, 1995 et *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, p. 41-55.
 10. *La Médaille*, p. 21.
 11. *Ibid.*, pp 32-33.
 12. *La Question humaine*, op. cit., p. 11.
 13. L. Boltanski et E. Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.
 14. *Daewoo*, pp 93-94.
 15. *Les Derniers Jours...*, op. cit., p. 39.
 16. *Ibid.*, p. 102.
 17. *Daewoo*, op. cit., p. 25.
 18. *Ibid.*, pp 67-68.
 19. *La Médaille*, op. cit., p. 151.
 20. *La Méésentente*, op. cit., p. 53.
 21. *La Question humaine*, op. cit., p. 96.
 22. *Ibid.*, p. 98.
 23. *Ibid.*, p. 104.
 24. *Daewoo*, op. cit., p. 13.
 25. Laurent Garrouste, Michel Husson, Claude Jacquin et Henri Wilno, *Supprimer les licenciements*, Paris, Syllepse, 2006.
 26. *Politique de la littérature*, op. cit., p. 23.
 27. *Ibid.*, pp 54-55.
-

RÉSUMÉS

Quatre romans français, *Daewoo* de François Bon, *La Question humaine* de François Emmanuel, *Les Derniers Jours de la classe ouvrière* d'Aurélie Filippetti et *La Médaille* de Lydie Salvayre, tous parus dans les dernières années du XXe siècle ou les toutes premières du XXIe, présentent un intérêt commun pour le travail et les transformations contemporaines du capitalisme : désindustrialisation, disparition de la classe ouvrière, importance stratégique des « ressources humaines », idéologie du consensus. Ces quatre textes témoignent des conflits d'une époque souvent présentée comme celle de la fin des conflits. En ce sens, ce sont des romans politiques, au sens où Jacques Rancière définit la « politique de la littérature » qu'il appelle aussi *métapolitique* : non l'engagement, mais l'art de suspendre ou critiquer les évidences de l'ordre et l'ordinaire de la domination. L'étude examine la manière dont ces romans font oeuvre politique en manifestant la différence des langues (langue des ouvriers vs langue patronale des « ressources humaines »), en défaisant les enchaînements attendus des volontés et des actions, en reconfigurant le partage du sensible et du dicible, soustrayant ainsi les sujets à ce qui les détermine pour ouvrir le champ des possibles.

Four French novels, *Daewoo* by François Bon, *La Question humaine* by François Emmanuel, *Les Derniers Jours de la classe ouvrière* by Aurélie Filippetti, and *La Médaille* by Lydie Salvayre, all published between 1993 and 2004, show a common interest in contemporary transformations of capitalism and new trends in management: deindustrialisation, decline of the working class,

centrality of human resource management, and the ideology of consensus. These fictions give evidence of conflicts in times often described as conflictless times. This makes them political novels, if we assume Jacques Rancière's definition of the politics of literature, that he also calls *metapolitics*: not commitment, but the art of suspending common beliefs or criticizing the invisible order of domination. This paper studies how those novels show the difference between the workers' language and that of the managers, undo the expected narrative links between will and action, and reconfigure the partition between tangible and utterable, thus liberating subjects from their determinations to open them up to new possibilities.

AUTEUR

JEAN-PAUL ENGÉLIBERT

Maître de conférences à l'université de Poitiers, enseigne la littérature comparée et le cinéma. Auteur d'une thèse sur le mythe de Robinson, *La Postérité de Robinson Crusoe* (Droz, 1997) et d'un essai sur J. M. Coetzee, *Aux avant-postes du progrès* (Pulim, 2003), il s'est intéressé au motif de l'homme artificiel en littérature, auquel il a consacré un numéro de revue (*Otrante*, n° 11, 1999) et une anthologie de textes littéraires : *L'Homme fabriqué*, Garnier, 2000. Il a également dirigé un volume collectif sur la Dimension mythique de la littérature contemporaine (*La Licorne*, n° 55, 2000) et un recueil d'essais sur J. M. Coetzee, *Ecrire contre la barbarie. J. M. Coetzee et la littérature européenne*, à paraître en 2007 aux P.U. de Rennes